

LA MONTAGNE DE BERNIQUAUT

Sorèze (Tarn)

En 1967, des sondages autorisés entrepris sur la montagne de Berniquaut par des sociétés de la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie, permirent de découvrir tout un passé inconnu de son histoire. Le présent article est le texte d'une causerie faite à la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn qui résume tout ce que nous savons aujourd'hui sur Berniquaut ainsi que les espoirs nés à la suite des récentes découvertes.



BERNIQUAUT AUJOURD'HUI

Au pied de la charmante cité de Sorèze, se dresse la montagne de Berniquaut. Faite de calcaires anciens et de marbre, resserrée comme pour mieux jaillir entre le Sor et l'Orival, elle domine en balcon, pour le plaisir des yeux et l'étendue du regard, un des plus beaux paysages tarnais qui soient.

Epurée dans ses profils et bien assise sur la bordure de la Montagne Noire ou seul un isthme étroit la relie à la ligne des crêtes, la montagne de Berniquaut s'est peu à peu dévêtue de ses antiques dépouilles, de ses manteaux de terres et d'anciennes pierrailles, pour favoriser et faire épanouir Sorèze.

Aujourd'hui, solitaire, elle laisse ses buis à de rares ombres, ses herbes folles aux moutons et le roc au soleil. Seul, immuable et capricieux, le vent y est demeuré. Méditerranéen ou atlantique, il y a toujours bercé des hommes. C'est eux que nous voudrions connaître d'abord à travers ce que nous savons, ensuite ce que tout récemment nous y avons vu. La conjugaison de ces deux sources laisse entrevoir tout un aspect absolument méconnu de ce site.

Grande serait notre joie de pouvoir l'éclaircir ou du moins de poser les éléments premiers d'une recherche moderne et d'équipe telle qu'elle semble devoir se faire jour tant il est vrai que l'archéologie d'aujourd'hui n'est pas seulement une exhumation des témoignages majeurs du passé, mais un ensemble de moyens techniques et rationnels, divers dans leurs aspects mais convergents vers un même thème, pour éclairer l'aspect quotidien et coutumier de la vie des hommes d'autrefois. Et cela à travers les manifestations matérielles et culturelles qu'ils nous ont laissées, restes souvent bien communs, qu'il faut apprendre à lire quand les textes sont inexistantes ou muets.

CE QUE NOUS SAVONS DE SON HISTOIRE

Nous devons à l'historien local J.-A. Clos une connaissance précise et fidèle des ruines de l'ancienne ville de Puyvert-Verdinius sise au sommet de la montagne de Berniquaut.

Le « Plan géométral de la métairie de Berniquaut appartenant à M. Clos et des ruines de l'ancienne ville de Puyvert lesquelles font en partie dépendance de la dite métairie », plan exécuté en 1827 (1), ainsi que la « Notice historique sur Sorèze et ses environs » parue en 1844 (2) sont deux documents indispensables pour asseoir une base de recherche.

Pour saisir l'importance des lieux autrefois, il est nécessaire de connaître la description que nous en donne l'auteur en 1844 : « Cette ville était située tout à fait en haut de la montagne... sur le penchant qui regarde le nord. Sa forme était à peu près carrée. Sa grandeur approchait de celle qu'a actuellement Sorèze. On y voit le fondement des maisons, la direction des rues, celle de l'enceinte, l'emplacement des tours. Elle avait un faubourg au couchant. Du côté du midi, l'escarpement de la montagne en rendait l'accès impossible. Cet accès était très difficile aussi vers le nord où la pente est très rapide et la roche presque nue. Du côté du levant l'approche était plus aisée car Berniquaut n'est point un pain de sucre, ce n'est qu'un mamelon de la Montagne Noire et sa cîme, en s'abaissant un peu, se continue avec le reste de cette chaîne. Mais dans cet endroit on a taillé à pic le rocher qui domine et au-delà, vis-à-vis la porte d'entrée, on avait fait un retranchement séparé de la ville par un large fossé. Du côté de la plaine, où le roc est plus accessible, on avait pratiqué un très long retranchement circulaire dont l'entrée se voit encore immédiatement au-dessus de la métairie de Berniquaut. Il embrassait presque toute la cîme de la montagne et était double en quelques endroits. On est surpris de trouver au-dedans de ce retranchement une plateforme unie et assez vaste, qui est principalement le produit de l'art, et qui pouvait servir à l'exercice des armes, aux assemblées et marchés, etc..., car la ville dont le sol est incliné et

inégal, n'avait aucun emplacement propre à cet usage. Voilà ce que nous pouvons connaître de cette ville qui devait être forte par sa position mais d'un séjour fort incommode. Les écrivains n'en font mention que comme d'une ville très ancienne. »

Par ailleurs, Maurice de Barreau nous apprend qu'une des tours du château de Puyvert était placée de manière à rendre les signaux faciles avec la garnison de Roquefort (3) placée sur un piton de la haute vallée du Sor.

Moins visible qu'il ne l'était au milieu du XIX^e siècle, le village de Puyvert garde encore les grandes lignes de son organisation bien qu'il soit difficile d'y voir l'emplacement du château que nous supposons avoir été placé sur la partie la plus élevée de la montagne.

Le nom de Puyvert n'est qu'une version de Verdinius. On ne lui a définitivement donné ce nom que depuis la formation de la langue romane (4). Le nom de Verdinius d'autre part, associant l'ancienne petite ville et son château, apparaît pour la première fois, dans la charte de fondation de l'abbaye de Sorèze octroyée par Pépin d'Aquitaine en 814. Il est permis de supposer que l'ensemble est antérieur au IX^e siècle. Effectivement, le nom de la montagne : Berniquaut est très ancien. C'est un vocable correspondant au nom de Brunihild, nom de femme germanique que l'on retrouve dans Bruniquel (Tarn-et-Garonne) et sous les formes anciennes de Brunicheld en 1148 et Castellare Brunichellis en 1141 (5). Ce nom nous conduit à l'époque wisigothique, dont l'apogée se situe dans le Languedoc au V^e siècle, avec le royaume de Toulouse.

Il est vraisemblable que la ville eut à souffrir de quelques incursions barbares ou des guerres entre seigneurs vassaux. En 1141, Roger, vicomte de Béziers, après avoir fait faire des réparations et de nouvelles constructions au château, le donna en fief aux trois frères Escaffré et aux deux frères de Saissac qui lui prêtèrent serment de fidélité. La puissante famille Escaffré possédait aussi dans les environs immédiats le château de Roquefort dont seul le donjon subsiste de nos jours.

Au moment de l'hérésie albigeoise, tous ces lieux étaient acquis aux idées cathares. « Simon de Montfort, maître de Carcassonne, entre, dit Dom Vaissette, dans le diocèse de Toulouse et attaque le château de Puyvert, qu'il prend au bout de trois jours de siège (6) ». Pierre, moine de Vaux-Sernai, auteur contemporain et témoin oculaire de la plupart des expéditions de Simon de Montfort, déclare formellement que le château de Puyvert se rendit le troisième jour par composition : cette capitulation eut lieu dans les premiers jours du mois de décembre 1210. Après la prise de Puyvert, Simon de Montfort se dirigea vers Castres et l'Albigeois pour s'emparer de plusieurs places fortes. Au mois d'avril 1212, il revint à Sorèze pour y élaborer plusieurs règlements et distribuer à des chevaliers français des

forteresses de l'Albigeois prises aux hérétiques. A ce moment il fit probablement détruire de fond en comble le château et la ville de Puyvert, afin d'obliger les habitants à abandonner cette place pour s'établir dans la plaine.

De la destruction de Puyvert résulta un agrandissement subit et notable de Sorèze et en particulier de la ville vieille située principalement au nord du monastère.

Clos (7) nous apprend que bien des matériaux furent empruntés à Puyvert pour agrandir Sorèze : « Ce n'est pas sans raison que les habitants de notre ville regardent Puyvert comme le lieu de leur ancienne demeure. On a de cette ville, non seulement les habitants mais les matériaux qui, pour la plupart, furent précipités du haut de la montagne. On se servit de ces matériaux pour bâtir le clocher et l'église paroissiale sous l'invocation de Saint-Martin. C'est de Puyvert que nous sont venus ces quartiers de marbre blanc qu'on rencontre à Sorèze soit dans les maisons des particuliers soit dans les édifices publics. Ces quartiers avaient été sciés sur le lieu, Berniquaut n'étant qu'une roche de marbre de même que la plupart des mamelons de la Montagne Noire qui bordent notre plaine. Un assez grand nombre de ces pierres étaient sculptées en forme de tête d'homme, de bœuf, de loup et de divers animaux. On en voyait surtout au revêtement des remparts, il y a quelques années, et je ne sais comment elles ont disparu. J'en ai vu aussi quelques-unes au clocher où elles sont placées sans intention et même à contre-sens. Je n'ai jamais remarqué dans ces sculptures d'un style d'ailleurs assez grossier, aucun symbole ou emblème qui se rapporte au christianisme. La forme et la nature de ces pierres nous font croire qu'elles appartenaient à des édifices soignés et d'une solidité remarquable. »

Tels sont résumés les documents provenant des sources écrites les plus anciennes et relatives à Berniquaut-Puyvert. Si l'ensemble est pauvre, textes et toponymes nous permettent toutefois de déterminer une chronologie de base et de fixer provisoirement deux dates limites. L'une ancienne et probable : le V^e siècle de notre ère ; l'autre récente et sûre : 1212, date de la démolition de la ville et du château.

L'importance des ruines telles qu'elles ont été topographiées en 1824 avec l'ancienne cité incluse dans une enceinte et comprenant le château, le faubourg, l'aménagement des retranchements et des espaces plans, s'accommodent bien de 700 années d'occupation continue avec des périodes troublées et des périodes plus calmes jusqu'à l'effacement définitif provoqué par Simon de Montfort.

C'est toute une tranche de l'histoire du Languedoc qui apparaît et dont les faits principaux s'ils n'ont pas agi directement sur Berniquaut — à l'exception de sa prise et de son démantèlement — lui ont toutefois permis d'en ressentir les vicissi-

tudes et les secousses. Ainsi s'explique l'importance de la ville retranchée derrière ses murailles en haut d'un piton, comparée à la faiblesse de ce que sera plus tard Sorèze réduit à quelques habitations groupées autour d'un monastère riche. A certaines époques, cette richesse sera d'ailleurs un objet de convoitises tant pour des envahisseurs accidentels que pour un brigandage endémique et général à tout le haut moyen âge. Au VI^e siècle, les Francs occupent le Languedoc. Entre 719 et 753, au VIII^e siècle, les Arabes font de longues incursions dans le pays. C'est en 757 d'ailleurs que Pépin le Bref fera construire Notre-Dame de la Sagne, l'ancien monastère de Sorèze, durant sa lutte contre eux. Après les Sarrasins, les Normands viendront à leur tour, au IX^e siècle, vers 864 ils détruiront et incendieront le monastère ; il ne renaîtra que 40 années après, tant sa destruction a été quasi-totale. Au X^e siècle, les Hongrois semblent clôturer les invasions. Après quelques décades, au calme relatif, malgré des luttes entre vassaux, il faudra attendre l'apparition de l'hérésie cathare pour qu'elle soit fatale à Puyvert-Berniquaut (8).

C'est ainsi que l'histoire du site fortifié s'est intégrée dans l'histoire tourmentée de ces époques.

LES DÉCOUVERTES ANCIENNES

Mais ce haut lieu, s'il a abrité et naturellement défendu des populations qui entre le V^e siècle et le XIII^e siècle ont eu le souci de perfectionner leurs défenses et de s'accroître : l'adjonction d'un faubourg en fait foi, avait déjà retenu l'attention de populations encore plus anciennes attirées qu'elles étaient par sa position défensive, son caractère d'observatoire naturel et ses grottes-refuges. Nous ne savons rien sur elles : plus de textes ; pas même de légendes. L'archéologie va se substituer à l'histoire pour tenter de les saisir.

Depuis le XIX^e siècle, quelques chercheurs isolés ont glané de-ci de-là quelques menus objets ou tessons de poteries. En 1860 des fouilles entreprises sur le rocher de Berniquaut permirent de recueillir quelques pièces et en particulier « un objet d'art en bronze destiné à supporter un flambeau, d'une grande hardiesse d'exécution », nous dit Parayre (9). Dans son Bulletin de la Commission des Antiquités de la ville de Castres, Alfred Caraven-Cachin, en 1878, signale la découverte d'une tête de lance gallo-romaine mesurant 20 cm de longueur (10). En 1913, Lacroix ramassa à la surface du plateau une grande quantité de débris d'amphores : il en déposa une partie au Musée de l'École de Sorèze, l'autre à l'Hôtel de l'Europe (11). Tout récemment, l'abbé Baccrabère en prospectant le plateau de Berniquaut découvrit d'autres témoignages anciens, en particulier des restes d'amphores, des débris céramiques correspon-

dant à une vaisselle domestique commune. Il constata de même la présence d'une voie gallo-romaine sur la ligne de crête grâce à des traces d'ornières de chars creusées dans le rocher et à des débris céramiques antiques trouvés dans les environs immédiats. Une voie antique traverse effectivement le site bien qu'une partie en soit détruite (12).

Du plateau où se trouvent les vestiges de Puyvert, un étroit sentier tracé en partie le long des rochers, aboutit à une série de petites grottes creusées dans la paroi rocheuse et connues sous le nom de « Chambres de Berniquaut ». Certaines ont, sous l'auvent de leur porche, une petite terrasse naturelle dominant les pentes très raides qui descendent vers la vallée du Sor.

Ces cavités sont peu importantes, il y en a trois de principales. Elles se subdivisent toutes en une série de petites salles situées à des niveaux différents et reliées entre elles par des boyaux à forte déclivité. Sèches et dépourvues de concrétions, elles sont fossiles. Si leur intérêt spéléologique est nul, par contre elles offrent d'excellentes possibilités d'habitat. Bien exposées au soleil, orientées vers le sud, peu profondes au point que la lumière du jour y est bien répartie, il est probable que l'homme ait jadis séjourné en ces lieux. De telles considérations engagèrent en 1925 M. Campardou et le Père Pouget à entreprendre quelques fouilles dans la cavité la plus orientale des chambres, car, vu l'importante épaisseur des dépôts, elle semblait la plus propre à recéler une couche archéologique. Malheureusement les travaux furent arrêtés en raison de l'opposition du propriétaire du terrain : la vieille légende locale du « veau d'or » tracassait ce dernier et grande était sa peur de se voir dépouillé d'un bien que son imagination grossissait !

Quoique inachevées, ces fouilles conduites d'une manière minutieuse, permirent de déterminer deux couches historiques : l'une datée du XVII^e-XVIII^e siècle grâce à des poteries et une monnaie de Louis XIV ; l'autre, plus ancienne, 0 m 40 de profondeur et contemporaine du III^e siècle. De nombreux tessons de poterie fine, des débris de verre et une monnaie endommagée de Tetricus le père, composaient les principaux restes.

En-dessous une couche préhistorique se révéla extrêmement riche par sa faune locale pléistocène comportant des espèces éteintes aujourd'hui : Cheval, Renard, Blaireau, Cerf élaphe, Chevreuil, Renne, Bouquetin, Isard, Bœuf primitif, Ours des cavernes, Loup, Hyène des cavernes, Campagnol souterrain, Campagnol des champs, Campagnol amphibie ou rat d'eau, Lapin de garenne, Taupe commune. Aucun reste humain ne fut découvert ; toutefois le fait que les os d'animaux aient été trouvés tous brisés semble indiquer la présence de mains humaines.

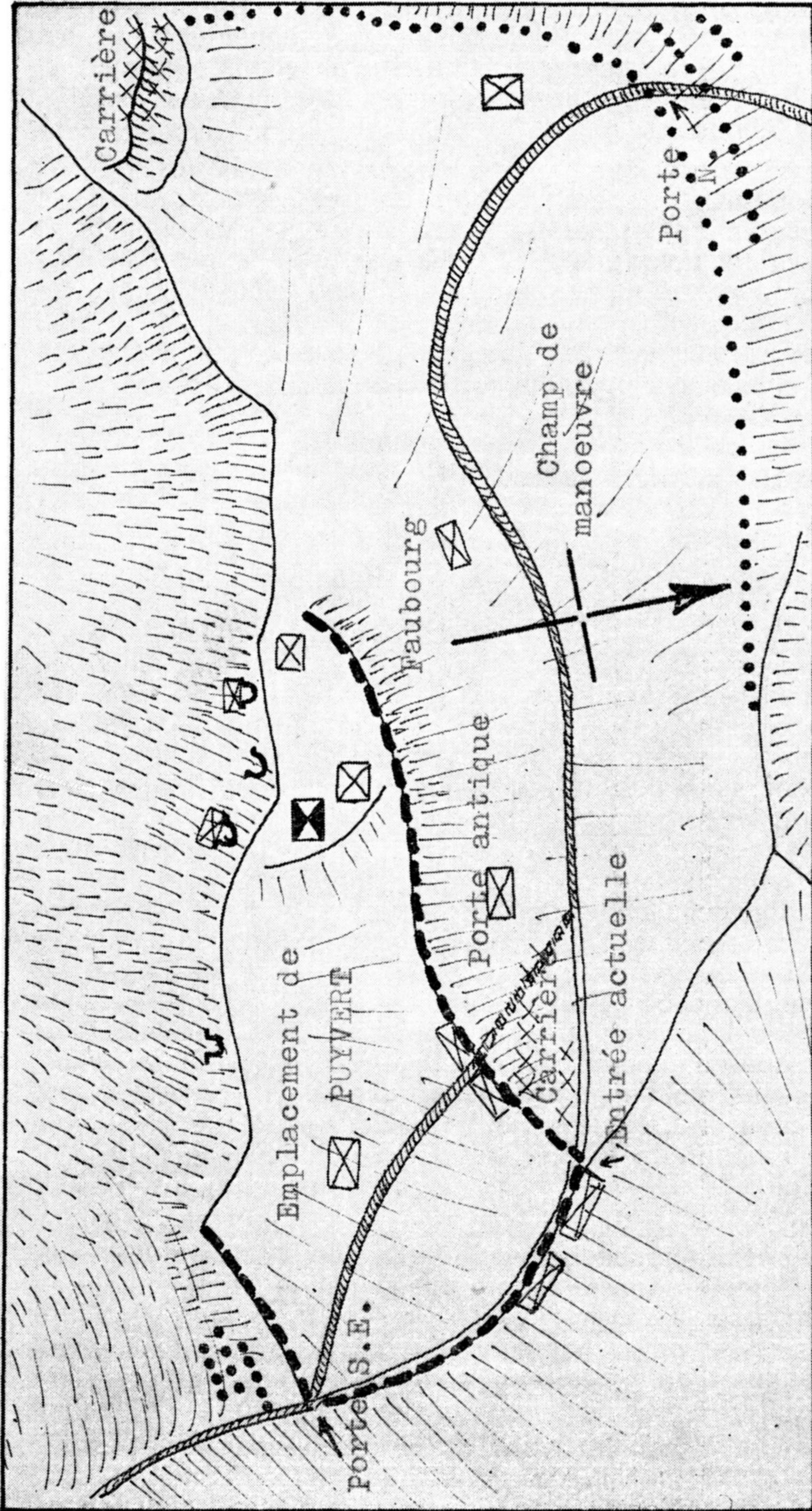
M. Astre, qui a étudié cette très intéressante faune comportant sept ongulés, cinq carnassiers, cinq rongeurs, pense que les chambres de Berniquaut (13) constituent une station moyenne

par excellence ayant pu avoir des rapports avec la haute montagne et la plaine. Elles constituent un refuge de carrefour pour les êtres vivants dont elles conservent les restes que les hommes y ont laissé entre le monde méditerranéen et celui du Bassin d'Aquitaine.

A un niveau plus bas que les chambre et dans la partie orientale du piton, existent des fissures et de petits boyaux rectilignes surbaissés et aux entrées très étroites. En 1950, au cours du dégagement de l'un de ces couloirs, la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze, sous la direction de M. J.-C. Balayé, y découvrit une sépulture très ancienne (14). La petite cavité avait été obstruée artificiellement par un mur de pierres sèches dans une de ses parties. De part et d'autre du mur, la couche d'argile renfermait de nombreux ossements humains épars, entiers ou en fragments. Dans une sorte de rotonde naturelle les prospecteurs découvrirent deux crânes dont un, parfaitement conservé, portait une magnifique trépanation circulaire à la jonction des sutures fronto-pariétales et sagittales. Aucun mobilier ne fut découvert. Toutefois le siège de la trépanation dénote son antériorité au Moyen Age car, à cette époque, une telle opération n'était pas pratiquée sur des sutures. La forme de la trépanation, son obtention par raclage et en biseau, militent en faveur d'un âge Néolithique ou Enéolithique de cette sépulture.

Depuis lors, bien des curieux, en mal de découverte, ou de chercheurs clandestins ont bouleversé le sol des chambres de Berniquaut à tel point qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'y trouver un lieu à peu près vierge pour y fixer un sondage sérieux ou une fouille étendue. Des essais de sondage tentés au cours de la dernière campagne dans une petite cavité déjà examinée et sur la terrasse attenante à la grande chambre, ont été décevants. Quelques débris de verre Gallo-romains ou Barbares, quelques tessons médiévaux, un éclat de silex ne nous ont rien appris mais confirmé des destructions irréparables. En raison de ces bouleversements malheureux, nous tentons de sauvegarder quelques replis naturels et étroits passages à peu près intacts qui, bien examinés, se révéleront bénéfiques tant pour notre information que pour l'histoire du site.

Malgré ce vandalisme inconscient, les travaux de nos prédécesseurs n'ont pas été inutiles. Entre les débris d'amphores et une monnaie commune du III^e siècle nous tenons déjà dans le temps un jalon qui nous permet de remonter avant le V^e siècle. Le mode de sépulture révélé à travers les travaux de la Société de Recherches Spéléo-Archéologique de Sorèze nous incite à penser que le crâne trépané pourrait appartenir à l'âge du Bronze. Cette époque est présente dans la Montagne Noire et les Monts de Lacaune. Les grottes de Saint-Jammes ont livré des pièces de cet horizon, en particulier des poteries et des instruments en os. D'actuels travaux de fouille menés près de Bras-



Site de BERNIQUAUT-PUYVERT

Echelle: 0 100 m.

- Retranchements
- "Chambres"
- Mur de fortification
- Nécropole
- Chemin antique
- Sondages

J. Lautier

sac ont permis de mettre au jour, dans un petit aven nécropole, cinq crânes associés à des objets de parure constitués par des perles en calcite très caractéristiques. Près de Courniou, les grottes de la Trayolle et des Espagnols ont livré un matériel énéolithique abondant.

Au terme de ce que nous connaissions avant les travaux de 1967, Berniquaut apparaît comme un site naturel prédisposé à être fréquenté de longue date par de vieilles populations et marqué au cours des âges successifs par une série de témoins discrets allant de la préhistoire à l'époque gallo-romaine. Ce que nous connaissions par les textes n'est que le terme final d'un passé que seules des fouilles peuvent tenter d'éclaircir pour en connaître les époques, l'importance et l'étendue.

LES TRAVAUX D'AUJOURD'HUI

En 1966, la Société de Recherches Spéléo-Archéologique de Sorèze et le Spéléo-Club Albigeois terminaient la fouille de la grotte de la Frayssinette, commune de Verdalle, dont l'époque d'occupation la plus ancienne se révéla être le néolithique. Nous profitâmes de l'occasion pour visiter quelques sites du Sorèzois dont Berniquaut-Puyvert. Nous connaissions déjà les fameuses « chambres », mais notre attention se porta davantage sur le piton lui-même, son agencement naturel, ses aménagements anciens, l'étendue de ses restes. Il nous apparut que, sous des structures médiévales encore palpables, il devait en exister d'autres beaucoup plus vieilles. La recherche de preuves nous incita avec l'autorisation de M. Comba, propriétaire des lieux — que je me dois ici de vivement remercier pour sa sympathique et confiante bienveillance — à envisager une série de sondages pour confirmer ou infirmer des hypothèses. C'est ainsi que prit corps la campagne de 1967. Je dois à la vérité de dire combien la confiance d'amis tant sorèzois que revélois ou mazamétains me fut précieuse pour entreprendre un travail passionnant certes, que je pressens plein d'intérêt, mais qui tout de même est une aventure. Après une enquête bibliographique magistralement menée par notre confrère et ami Maurice de Poitevin, afin de tout savoir sur ce qui a été dit et écrit sur Berniquaut, les travaux commencèrent.

Notre fil conducteur fut l'ancienne voie qui partant de Sorèze, gravit les pentes de la montagne, passe par la ferme de Berniquaut et traverse le piton dans son milieu pour aller rejoindre la ligne des crêtes de la montagne. De part et d'autre de la voie, en divers points déterminés, neuf sondages furent entrepris dont deux en grotte. Il serait fastidieux de vous exposer pour chacun d'eux les résultats acquis. Nous nous en tiendrons aux synthèses d'ensemble.

Ainsi que je vous le disais précédemment, les sondages en

grotte n'ont pas donné les résultats attendus. Dans les limites de temps que nous nous étions fixées, nous ne pouvions étendre le sondage dans la grotte. Nous nous en sommes tenus à un examen minutieux de la terrasse principale. L'ensemble — très rapidement — apparut remanié, c'est-à-dire non en place : c'est vraisemblablement sur des restes des travaux du Père Pouget et de Campardou entrepris en 1925, que nous avons œuvré. De ce fait, peu de matériaux ont été découverts : ils accusent une présence gallo-romaine tardive à travers des débris potiers et des fragments de verre très fins. Un fragment de silex appartenant à un outil cassé ne peut nous indiquer grand-chose. Toutefois, associé à des silex taillés découverts sur le plateau alors que les calcaires locaux n'en ont point, ils y ont été importés par des populations très anciennes entrant dans le cadre de la préhistoire ou de la protohistoire. Un très beau fragment de molette en grès dur et poli, découvert à l'extérieur des remparts nord, tend à accréditer cette opinion.

Une auscultation des couches remaniées elles aussi, au pied d'un petit aven dans lequel M. Balayé découvrit quelques objets en bronze d'époque gallo-romaine, nous donna dans des terres meubles de la poterie médiévale et, en-dessous, dans des argiles dures et compactes, quelques débris osseux patinés et très anciens non identifiables.

Les autres sondages de plein air ceux-là, ont permis de situer : des sols d'habitat, une petite nécropole, des fortifications anciennes. Nous allons les examiner.

Sols d'habitat

Le premier sondage débuta sur le plateau dans un espace carré de 5 m de côté limité par des murs en pierre sèche pointant du sol. Situé dans la partie la plus étroite et la plus haute du site, nous pensions y rencontrer un petit temple tant les trois assises des soubassements des murs nous parurent exécutées d'une manière très soignée, selon un mode antique fait de blocs quadrangulaires réguliers et très soigneusement dressés. Large de 0 m 70, le mur se composait de deux parements de blocs avec au moins une face dressée, la partie interne du mur étant constituée par de la pierraille calcaire et des terres tassées. A aucun niveau il ne fut découvert une trace de mortier. Ce type de mur avec assise soignée et partie supérieure en pierre sèche sera général pour l'ensemble des dégagements effectués.

Une coupe partielle dans le sol intérieur de l'édifice nous donna quatre couches distinctes dont une de terre battue épaisse de 2 à 4 cm, cuite par endroits et surmontée de 30 cm de terres noires constituant la couche archéologique vraie. Soixante tessons de poterie médiévale, des restes d'animaux domestiques : ossements et dents de porc et de mouton, quelques clous en fer forgé, des débris de verre fumé furent recueillis. La présence d'une clé en fer très caractéristique du XII^e siècle apparut com-

me l'élément principal de datation dont les types potiers : poterie dite pégaud en particulier, sont contemporains. Nous étions en présence d'une aire médiévale incontestable assise à même le roc malgré que les premières couches des murs semblent devoir être plus anciennes.

En d'autres points du terrain nous devions constater par la suite une même disposition des couches, des murs identiques, le sol d'habitat se situant entre 0 m 40 et 0 m 60 de profondeur fait de terre battue, de rocher dressé ou de lit de cendres.

Le dégagement de murs à quelques mètres du premier chantier nous mit en présence, au pied de ce qui nous apparut comme une partie du rempart nord, d'une fosse dont la nature nous échappe mais fourrée de poteries sans ordre, tant médiévales que gallo-romaines : fragments d'amphores, tegula, mortier gallo-romain fait de chaux, de brique pilée et de noyaux calcaires, fragments de sigillée rouge ou rose et petit tesson campanien.

Une série de sondages exécutés à l'extérieur du piton fortifié, mais dans le camp retranché non loin des levées de terre encore visibles qui se développent de part et d'autre de la porte nord, au-dessus de la ferme de Berniquaut : en fait, c'est l'entrée véritable des lieux — ont livré peu de matériaux médiévaux, mais par contre d'abondants restes de la période gallo-romaine et de la Tène : vaisselle domestique, plats ourlés, restes d'amphores que l'on peut dater du I^{er} siècle, d'après leurs formes.

Retenons de ces sondages l'idée provisoire que l'occupation périphérique du piton proprement dit semble devoir être plus antique que médiévale.

La petite nécropole

Dans notre vocabulaire familier et inhérent au site, nous avons pris l'habitude d'appeler la partie haute du piton : le château, supposant que c'est en ce point que se dressait autrefois le château de Puyvert bien qu'on ne puisse lire dans le sol et plus particulièrement dans le roc les traces marquantes d'un édifice imposant aux murs épais, isolé du reste des habitations constituant la ville aux fonds d'habitat visibles, quadrillant le plan incliné face au nord de part et d'autre de la vieille voie et regardant Sorèze.

Entre les traces d'un grand bâtiment de 10 m sur 15 aux soubassements soignés et une fosse rocheuse dans laquelle furent découverts des fragments de poterie de toutes les époques, se développe une petite croupe de terrain. Autrefois une tombe fut découverte en ce point, son axe général étant nord-sud. Un sondage entrepris auprès de l'emplacement de la tombe encore visible, livra une sépulture en pleine terre à 0 m 55 de profondeur. Le corps du défunt était couché NNO-SSE, le bras droit allongé le long du corps, l'avant-bras gauche légèrement replié sur le bassin. Malgré que le corps fut découvert intact, l'ensem-

ble des terres qui le surmontait nous sembla remanié, fourré de menus fragments de poteries noires, grises et rouges médiévales ou plus anciennes, un peu de sigillée rouge, des débris de verre et de petits fragments de bronze.

Au niveau du corps furent découverts un fragment de pâte de verre appartenant à un bracelet sans doute, une perle en pâte de verre godronnée et sertie d'un anneau de fer, un fragment de spatule en bronze. Ce mobilier accompagnait le défunt. Bien que l'ensemble soit peu datable, il nous apparut plus barbare que gallo-romain ou médiéval. En l'absence de faits plus précis c'est entre le IV^e et le VIII^e siècle que peut se placer cette tombe. Le grand quadrilatère attenante aux sépultures était-il un édifice religieux ? Son plan, et le soin apporté à en asseoir les bases, peuvent supporter cette hypothèse.

Bien que restant dans le domaine purement historique, cette tombe accuse une occupation haut-médiévale des lieux. En ce point l'archéologie rejoint les textes et les confirme. La variété des poteries rencontrées dans l'ensemble des travaux appuiera cette opinion.

Les remparts

Le plan « géométral » de Berniquaut établi par Clos révèle l'existence d'un mur de fortification qui ceinture les parties hautes du piton sur près de 500 m. C'est un rempart. Au pied des pentes, face à Sorèze, il se signale à notre attention par un bourrelet continu de terre, sorte de cordon qu'on peut suivre sur plus de 150 m à gauche d'un chemin intérieur qui se dirige vers la porte sud-est regardant les crêtes. C'est un ancien chemin de ronde devenu aujourd'hui la voie normale qui traverse l'ancien Puyvert, depuis qu'une partie de la voie antique a été partiellement détruite, un peu avant son entrée dans la petite cité.

Ce rempart est encore visible dans les broussailles, alors qu'il gravit les pentes selon un axe est-ouest en suivant un tracé oblique par rapport au chemin de ronde.

De la porte sud-est il gagnait la ligne de crête du piton de Berniquaut. On en retrouve les traces dans le sol jusqu'au pied d'une tour ronde aux soubassements encore visibles. Au-dessus des « chambre » dans la partie quasi-verticale des parois calcaires, face à Durfort, il est inexistant. La conformation du terrain tenait lieu de défense naturelle.

En-dessous de la porte antique et en bordure du chemin de ronde, nous avons mis ce rempart au jour en le dégagant des terres qui le recouvraient.

Une série de sondages continus entrepris à l'extérieur du rempart se sont révélés extrêmement intéressants et instructifs.

La constitution des deux murs est identique. Toutefois le rempart qui suit le chemin de ronde fait 1 m 45 de large, alors

que celui qui gravit les pentes accuse 1 m 25 d'épaisseur. Sur un socle bâti en pierre sèche et légèrement débordant, posé à même le sol ou le roc de manière à former une assise plane, les murs ont été dressés. Ils se composent de deux parements externes de blocs appareillés à face carrée ou rectangulaire, disposés à sec en « opus quadratum » sur six assises régulières. Entre ces faces verticales, l'intérieur des murs a été fourré de gros blocs de pierraille calcaire et de terres tassées. C'est un type de construction d'inspiration romaine, une réalisation en plus grand de ce que nous avons constaté sur le type des murs lors du premier sondage relatif à un fond d'habitat. L'examen des déblais du rempart parallèle au chemin de ronde a permis d'établir une stratigraphie intéressante à travers quatre couches. De haut en bas nous avons rencontré :

Un premier manteau de terres végétales peu épaisses de 10 à 30 cm comprenant de rares tessons médiévaux.

En-dessous, une couche de 40 cm minimum de terres noires riches en poteries gallo-romaines. En particulier les débris d'amphores vinaires sont très abondants, et d'après les cols échantillonnés, l'ensemble appartiendrait au I^{er} siècle. Il y a peu de poterie sigillée mais, par contre, quelques débris campaniens viennent confirmer cette datation provisoire.

La troisième couche épaisse par endroits de 60 cm, toujours de couleur noire, apparut mélangée à de gros blocs partiellement dressés et semblant provenir de démolitions anciennes soit du mur lui-même ou d'autres bâtiments. Un moyen bronze de Commode y fut découvert associé à de la poterie grise indigène assez abondante mélangée à des fragments de gros récipients présentant des motifs cordés en relief. De petits fragments de bronze, une fibule cassée et un petit crochet toujours en bronze, peuvent être datés du I^{er} siècle.

La dernière couche, reposant à même le roc, taillé par endroit de manière à mieux asseoir le soubassement du mur, donna de beaux fragments de poteries caractéristiques du I^{er} âge du Fer, en particulier un plat évasé décoré à l'intérieur de motifs chevronnés tels qu'on en rencontre parmi les urnes cinéraires à Mailhac par exemple, dans l'Aude, site célèbre de cette époque (15).

Le peu d'épaisseur des terres qui furent étudiées à l'extérieur du mur d'enceinte gravissant les pentes donna quelques objets caractéristiques : de la sigillée tardive des III^e-IV^e siècles, de très beaux fragments de poterie estampée du IV^e-V^e siècle et deux anneaux en bronze martelé.

Il ressort de ces données stratigraphiques que nous possédons un échantillonnage de poteries — des fragments certes, car aucun vaisseau intact ne fut découvert — allant de près de — 500 avant J.-C. au XII^e siècle. C'est considérablement recu-

ler l'occupation connue de Puyvert-Berniquaut uniquement d'après les textes !

Quelques habitats en partie analysés, une petite nécropole décelée, des remparts mis au jour avec un matériel abondant trouvé à leur pied, tels sont les points qui ont retenu notre attention au cours de la première campagne.

Il faut maintenant considérer ces ensembles, y ajouter ce que nous savions déjà, de manière à nous livrer à une analyse critique pour en tirer des enseignements et des données à peu près probables pour continuer les recherches et étoffer ainsi une meilleure connaissance du lieu dans son histoire ancienne.

Le site naturel lui-même est indéniablement organisé pour avoir retenu l'attention des hommes qui arrivant à travers la montagne, ont découvert la plaine avec ses facilités, ses cours d'eau, ses réserves de chasse ou, dans un autre sens, ont jugé ce piton très favorable pour y asseoir leur sécurité tant son caractère défensif est affirmé. Les grottes sont le réceptacle d'une faune froide, variée, figée dans des couches argileuses malheureusement détruites et où la main de l'homme — pour l'y accumuler — ne semble pas étrangère. Dans une période postérieure il est prouvé qu'il y a enterré ses morts et sans doute séjourné sur le plateau. Préhistoriquement, Berniquaut a été fréquenté, c'est certain.

Pour aller vers la montagne ou la plaine des passages furent créés. Nécessairement l'isthme naturel entre le piton et les crêtes rassembla tous ces divers chemins en un seul. Ainsi naquit le premier embryon d'une voie qui se prolongera plus tard vers la mer et la plaine d'Aquitaine. Ce sera un excellent moyen d'échanges et d'économies.

C'est à partir du moment où l'implantation d'une petite cité s'éleva sur le plateau que les choses vont se compliquer pour nous.

Il est vraisemblable d'imaginer une série de huttes aménagées contre le rocher — même s'il faut par endroits l'entailler — là où il est accessible et forme écran aux intempéries. Ces habitations primitives pouvaient aussi se répartir en divers lieux du plateau en contre-bas de la ligne de faite, dans ce qu'on appelle encore champ de manœuvre ou ses abords. Quelques points d'eau encore existants aujourd'hui, d'autres inconnus ou taris suffisaient à alimenter cette première collectivité humaine, et ses troupeaux faciles à parquer sur place et à nourrir. Première économie agricole et pastorale qui prit possession du site et s'y développa.

En fonction de l'étendue habitée au XIII^e siècle et de la précarité des points d'eau connus — le plus important étant la source attenante à la mare de la ferme — nous nous expliquons mal l'importance finale de cette petite cité, de ce village de

Puyvert, même s'il conservait pour sa subsistance les eaux météoriques dans des bassins, des citernes ou de grands vaisseaux de poterie. Cette constatation va de pair avec l'abondance des constructions en pierre sèche. Faut-il attribuer au problème majeur de l'eau l'absence de constructions maçonnées et solides liées au mortier ? La tour ronde sise en haut de la falaise semble seule posséder des blocs convenablement bâtis mais de toute manière tardifs. La presque totalité des constructions, remparts compris, est en pierre sèche.

Derrière ses vieux murs, l'ensemble apparaît comme un camp retranché, un refuge, un oppidum, dont les habitations ne devaient pas être très hautes et où il ne semble pas qu'il y ait eu de château véritable tant les infrastructures lues dans le sol, en dehors de l'épaisseur des remparts rencontrés, nous paraissent minces et fragiles même dans les parties élevées du site. De futurs sondages nous permettront sans doute de confirmer ces déductions, même s'il existe quelques ouvrages maçonnés comme le démontrent des traces de mortier dit « mortier romain » découverts dans une sorte de fosse.

A la lumière de ces faits il nous paraît difficile d'admettre, dans l'état actuel de nos connaissances, que toutes les fameuses pierres sculptées d'allure pré-romane — plus de 70 ont été inventoriées et traditionnellement reconnues comme venant de Berniquaut — proviennent de ce lieu. Elles sont actuellement disséminées dans beaucoup de constructions de la plaine et en particulier, un très grand nombre orient, en dehors du clocher de Sorèze, bien des demeures de la ville.

Certes, le beau marbre dans lequel toutes ces figures sacrées ou profanes ont été sculptées vient sans doute des carrières du site. Peut-être même ont-elles été taillées sur place par des mains habiles, mais il ne semble pas qu'elles aient appartenu, à titre décoratif, à des édifices du village lui-même, en dehors d'une église. Leur nombre, leur variété, leur volume, leur dressage soigné nécessitaient pour les mettre en valeur et les montrer, un ennoyage partiel dans des édifices maçonnés relativement importants et hors de proportion avec les structures actuellement observables dans le sol ou le roc. Il est certain qu'une église exista à Puyvert. Après l'évangélisation des Gaules au V^e siècle, nous sommes persuadés qu'un sanctuaire paléochrétien s'éleva dans le village. Des poteries de cette époque en font foi. Ce devait être un édifice de plan rectangulaire de 10 à 12 m sur 4 à 6 m de dimensions, bien construit certes, mais qui s'accommode mal de tant de sculptures, même en admettant qu'il se soit enrichi au fil des ans. Au cours de notre campagne, nous l'avons patiemment recherché dans le découvrir ; il figure en bonne place dans le programme de nos futurs travaux.

Ne faudrait-il pas regarder davantage — sans pour cela négliger Berniquaut — vers la première abbaye de Sorèze, Notre-

Dame de la Sagne, construite vers 757 et pratiquement détruite en 864 par les invasions normandes ?

Par leur abondance, leur richesse et leur variété, toutes ces belles sculptures dont une possède d'ailleurs une inscription carolingienne, posent une énigme à résoudre et un problème particulier parallèle à celui des fouilles. Un dégagement du village médiéval apportera sans doute de nouvelles vues sur leur origine première et leur destination. Il y avait sans doute à Berniquaut-Puyvert, outre les carrières, d'excellents tailleurs de pierre.

Dans l'état actuel des travaux, tout ce que je viens de vous dire apparaît comme probable. Des points tels que Berniquaut qui ont traversé plus de 1.000 ans d'histoire, posent toujours des problèmes complexes surtout lorsque plusieurs modes de civilisations y ont laissé leurs traces. Pour reconstituer chaque époque, il faut beaucoup de patience, ne pas se presser, étudier méthodiquement chaque phase d'occupation, l'intégrer dans un contexte régional qui, au cours des jours, se clarifie lui aussi à la faveur des nouvelles découvertes et des fouilles.

En août 1968, une nouvelle campagne aura lieu. Nous étudierons plus particulièrement les surfaces qui encadraient les portes d'entrée et continuerons nos sondages. Nous serons davantage, encore, dans une période d'auscultation que de grands travaux.

Si Berniquaut était simple, les problèmes seraient relativement faciles ; or ils ne le sont pas. Notre objectif est de découvrir autant que possible pour chaque époque les surfaces d'habitat et leurs nécropoles afin de les dater au mieux et de les assembler l'une à l'autre. Le plus grand défaut serait de laisser courir notre imagination sur de vieilles pierres alors qu'il ne faut jamais les quitter du regard.

En guise de conclusion, nous allons tenter d'esquisser une vision d'ensemble de son histoire.

CONCLUSION

En un site naturellement prédisposé à recevoir des hommes pour qu'ils puissent y vivre et au besoin s'y retrancher, Berniquaut n'échappe pas à la loi naturelle qui présida aux destinées de places célèbres telles Ruscino, Mailhac, Ensérune, Montlaurès, Entremont ou le Pègue pour ne point sortir du cadre méridional : îlot géographique à la limite de deux paysages : montagne et plaine, comme d'autres le seront entre la montagne, ou la plaine et la mer.

Les hommes du Paléolithique supérieur très certainement furent les premiers à fréquenter les « Chambres ». S'ils n'y vécurent pas, ils savaient y trouver une faune substantielle et

variée dont les nombreux témoins osseux et incomplets pour chacune des espèces, en sont la preuve.

Bien plus tard, il y eut sans doute une occupation timide du plateau, peut-être à la fin du Néolithique, mais vraisemblablement à l'âge du Bronze entre — 2000 et — 900. La sépulture avec trépanation remonterait à cette époque contemporaine des dolmens ? Cette civilisation est entrée chez nous par les défilés du Saint-Ponais, là où apparaissent les premiers mégalithes et les curieuses statues-menhirs. A défaut de mégalithes, les grottes continuèrent à prolonger un mode d'inhumation fréquent au néolithique. Il n'est pas impossible de supposer que dès cette époque apparurent les premiers enclos de pierre sèche confirmant une tradition pastorale bien développée sur le versant méridional de la montagne.

Les premières peuplades de l'âge du Fer, connues sous le nom de « peuples des Champs d'urnes », agriculteurs par excellence, délaissèrent les reliefs pour s'établir dans les plaines : Languedoc méditerranéen, Aude ou Garonne. Ils incinéraient leurs morts alors que les peuples des tumulus prenaient le relais des pasteurs des plateaux précédents. Leur coexistence a été longue. Il semble toutefois qu'ils soient restés distincts les uns des autres malgré des contacts indéniables comme les fouilles de Mailhac l'ont prouvé. La chronologie de leur civilisation est mal définie. Entre — 800 et — 500, ils occupèrent toute la région sans rien changer aux traditions pastorales anciennes, héritage d'une culture autochtone. Quelques fragments de poterie et ces époques ont été trouvés dans la couche la plus ancienne surmontant le roc au pied des remparts. Ont-ils aménagé Berniquaut ? Nous ne le savons pas.

Au VI^e siècle avant J.-C. un type d'agglomération se développa dans toute la région languedocienne : c'est celui des oppida dont Ensérune est l'exemple le plus caractéristique. La construction de ces acropoles semble ressortir davantage de raisons économiques au moment où s'établissent entre la mer et l'intérieur des relations d'échange : conséquence logique de l'installation du commerce phocéén le long de la Méditerranée depuis Marseille jusqu'à Empurias. Il est prématuré de dire si Berniquaut en tira quelque profit. Toujours est-il que la vieille voie, dont on remarque encore la trace des roues de char, traverse le site et, entre la montagne méridionale et l'Aquitaine, est un raccourci rapide entre les vallées de l'Aude et de la Garonne pour éviter le seuil de Naurouze.

Au cours du deuxième âge du Fer, à l'époque de la Tène et jusqu'au II^e siècle après J.-C., il semble que le plateau supérieur n'ait gardé qu'un caractère de refuge commode alors que les habitants descendaient dans les terrains qui en demi-cercle ceinturent la montagne. Il en sera très longtemps ainsi et en particulier durant toute la paix romaine. C'est à ce moment que

l'économie de plaine prendra définitivement le pas sur l'économie montagnarde et qu'apparaîtront les marques de la cadast ration romaine encore visibles aujourd'hui. Le village de Berniquaut ne sera pas délaissé, mais il continuera à vivre dans ses traditions pastorales démontrant une fois de plus cette constante de la civilisation languedocienne qui durant toute l'Antiquité, à travers les vicissitudes, les conquêtes et les échanges, conserva ses traits originaux, héritage d'une culture autochtone.

Les remparts actuels prendront sans doute naissance, alors que les signes avant-coureurs des grandes invasions se feront jour. L'enclos primitif deviendra rempart et il le restera jusqu'à cette année fatidique de 1212. Entre le V^e siècle et le XII^e siècle, Puyvert sera né, Berniquaut aura connu son apogée et, d'un seul coup, sa ruine.



Tel est le cadre humain d'une histoire possible très longue en vérité et bien plus ancrée dans le passé que nous le supposions. Une prédestination géographique de Berniquaut appelait toute cette histoire dont les textes connus ne sont que les ultimes lignes d'un vieux livre usé.

Une végétation naturelle et sauvage, insensible aux temps, enveloppe et défend une végétation pétrée, œuvre humaine donc faillible. Mais elle est trop longue et trop lourde pour ne pas ici ou là retenir un ultime témoignage discret, vrai trésor que l'aventure archéologique découvre.

A rebours, désormais, en remontant les sentiers de Berniquaut, c'est une histoire qu'il faut écrire.

J. LAUTIER,

*Délégué pour le Tarn des
Directeurs des Circonscriptions Archéologiques
de la Région Midi-Pyrénées.*

BIBLIOGRAPHIE

- (1) XXX : « La ville vieille de Sorèze et légende du plan géométral des ruines de la ville de Puyvert sur le sommet de la Montagne de Berniquaut (près de Sorèze) et relevé en 1824 » ; *Revue du Tarn*, IV, 1883, pp. 372-373.
- (2) Clos J.-A. : « Notice historique sur Sorèze et ses environs », 2^e édition ; Toulouse, Impr. Dupin, 1844.
- (3) De Barreau M. : « Note sur le château de Roquefort » ; P.-V. de la Soc. Litt. et Scient. de Castres, II, 1857-1858, pp. 188-192.

- (4) *Galabert A* : « L'Abbaye de Sorèze, 844-864 » ; Revel, chez Escribe et Amen, 1847, in-12°, 309 pages.
- (5) *Nègre E.* : « Les noms des lieux du Tarn », 2^e éd. ; Ed. Ed. d'Artrey, Paris, 1959, p. 43, n° 103.
- (6) *Bastié M.* : « Description complète du département du Tarn » ; Albi, Nouguès, 1875, in-4°, 534 p.
- (7) *Clos J.-A.* : Op. cit.
- (8) *Wolff Ph.* : « Histoire du Languedoc » ; Privat, Toulouse, 1967.
- (9) *Parayre* : « Note sur un objet d'art trouvé à Berniquaut » ; P.-V. de la Soc. Litt. et Scient. de Castres, V, 1860-1861, pp. 301-302.
- (10) *Bourdase* : « Tête de lance en fer gallo-romaine, découverte à Berniquaut, près de Sorèze » ; Bull. de la Commission des Antiquités de la Ville de Castres, 1, 1878, p. 18.
- (11) *Lacroix E.* : « Quelques renseignements sur la vieille ville de Sorèze » ; Toulouse, Impr. Douladoure-Privat, 1913, in-8°, 31 p., pl., fig.
- (12) *Baccrabère G.* : « Stations gallo-romaines en Lauragais » ; Mémoires de Société Archéologique du Midi de la France, T 29, 1963, p. 47.
- (13) *Astre G.* : « Faune pléistocène des chambres de Berniquaut à Sorèze » ; Bull. de la Soc. d'Hist. Nat. de Toulouse, T 78, 1943, fasc. I, pp. 17-22.
- (14) *Méroc L.* : « Gallia », Informations ; X, 1962, p. 89.
- (15) *Louis M. et Taffanel O. et J.* : « Le premier âge du fer languedocien. 2^e partie : les Nécropoles » ; Bordighera-Montpellier, 1958.